



## LE POÈTE

SONNET

Dieu lui dit : Sois poète et va t'en par les plaines,  
Va t'en par la montagne et par les verts sentiers,  
Où j'ai jeté pour toi mille choses sereines,  
Pour toi qui m'a compris dans tes rêves altiers.

Va t'en. J'évoquerai de douces voix lointaines  
Qui parleront d'amour aux muses des halliers,  
Et tu t'enivreras du chant pur des fontaines,  
Dans la brise odorante aux souffles printaniers....

Et puis le cœur rempli des appels de la sève,  
Par les grands bois ombreux, aux parfums enivrants,  
Tu t'en iras le soir, quand la lune se lève,

Rêver d'étangs moussus, aux grands nénuphars blancs....  
Mais sache que partout un mystère se pose,  
O poète, la grande Ame de chaque chose !....

J. B. Blatin

Bruxelles, (Belgique).

## UN BRAVE

(NOUVELLE INÉDITE)

Il y a des gens qui portent bien leur nom, il en est d'autres pour qui c'est tout le contraire. Francœur portait bien le sien.

C'était un grand diable d'artilleur au visage dur, à la moustache grisonnante. Sur les bras, il avait des chevrons, sur le corps des blessures.

Il pouvait, disait-il souvent, lire sur lui-même toutes ses campagnes. De toutes il avait gardé une trace, un souvenir. La Crimée, l'Italie, le Mexique avaient laissé, cachées sous des médailles, de rouges cicatrices qui constituaient de glorieux états de service.

Francœur, depuis de longues années, servait de brossier au commandant de Mario. Toute l'affection dont était susceptible le cœur du vieil artilleur s'était reportée sur son chef et sur le dradeau du régiment, et, à eux deux, ils absorbaient toute son existence et formaient toute sa famille.

Tous les camarades aimaient Francœur. Ce soldat, couvert de blessures, était la bonté même. Les conscrits le considéraient comme leur providence : il les défendait, les protégeait, et lorsqu'à la corvée du quartier un brigadier se montrait trop sévère pour quelques pauvres troupiers, le vieil artilleur ne manquait jamais de venir s'interposer en leur faveur.

Francœur avait pourtant une haine profonde pour quelqu'un ! Qui n'a pas sa haine ? Pour lui, ce quelqu'un, c'était le Prussien.

Les Prussiens ne lui avaient rien fait ; mais il les détestait instinctivement et d'autant plus qu'il ignorait d'où pouvait venir sa haine !

D'un ton qui n'admettait pas de réplique, il disait à ceux qui l'interrogeaient sur cette haine :

— Suffit ! les Prussiens, je ne les aime pas, et m'est avis que si le colonel me consultait, je lui dirais, foi de Francœur, allons leur apprendre qui nous sommes !

On était au commencement de juillet 1870, et depuis quelques jours, des bruits de guerre circulaient. Francœur en parlait à la cantine, mais sans espoir et sans confiance :

— Vous verrez, ça sera faux. Le prince allemand n'ira pas en Espagne, et nous n'irons pas à Berlin !

Et le vieil artilleur se désolait en pensant que tout pouvait s'arranger.

Un soir, par une fin de beau jour de juillet, les rayons du soleil couchant illuminaient l'horizon ; Francœur était assis devant la porte de

la caserne. Les soldats causaient entre eux. Tout à coup, un cri formidable de : *Vive la France ! Vive la guerre !* se fait entendre ; et devant le vieil artilleur, pâle d'émotion, défile un flot d'ouvriers, de bourgeois, de militaires.

— *Vive la guerre !* vociférait la foule. *A Berlin !*

Et comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit dans toute la caserne : la guerre était déclarée ! C'était bien vrai, on avait la guerre avec la Prusse !

D'un bond, Francœur courut chez son commandant.

— Commandant, s'écria-t-il, ça y est cette fois. L'empereur a déclaré la guerre ! *Vive l'empereur ! Vive la guerre !*

Le commandant, sans se troubler, répondit :

— Je le sais, Francœur, et, tu vois, je prépare mes armes.

\*.\*

Le régiment, ah ! c'était un beau régiment que le 15<sup>e</sup> d'artillerie et les habitants de Toulouse se rappellent encore son départ ! Quels vivats ! et quels regrets !

Le commandant de Mario et Francœur firent leur devoir. Ils se battirent comme des Français ; mais la fatalité fut plus forte que le courage et la valeur.

A Sedan, l'armée et l'empereur se rendirent. Le commandant et Francœur, qui s'y trouvaient, ne se rendirent point. Ils traversèrent les lignes ennemies, rejoignirent les armées que la défense nationale créait et organisait, et de nouveau recommencèrent à combattre.

Mais les deux braves, cette fois, en faisant leur devoir avaient l'âme pleine de douleur, le cœur plein de rage :

— Qui l'eût dit, murmurait souvent Francœur, et pourtant, s'ils n'étaient pas aussi nombreux, nous en viendrions bien à bout !

On était sous les murs d'Orléans. Une grande bataille se préparait.

Le commandant de Mario reçut l'ordre de défendre, avec ses canons, un plateau situé non loin de la ville. Francœur ne quitta pas son chef.

Dès le lever du jour, les canons du commandant se mirent à vomir la mitraille. Dans le lointain, bien au fond dans la vallée, on apercevait la masse noire de l'armée allemande qui, en rangs serrés, s'avancait.

Les coups de canon se succédaient sans relâche ; les obus pleuvaient et, tombant dans une terre détrempeée, n'éclataient pas, ou éclataient avec un bruit sourd.

De temps en temps, la note aigüe d'un clairon se faisait entendre, puis à l'horizon des éclairs suivis bientôt du crépitement de la fusillade.

Mais, hélas ! comme toujours, les Prussiens avaient tourné les positions françaises. Leur artillerie, placée sur des hauteurs, dominait le plateau, et bientôt une pluie de feu vint le balayer.....

Autour du commandant de Mario, les hommes tombaient mortellement frappés en chargeant leurs pièces, et les canons français, en un instant, furent réduits au silence. Il n'était pas possible de tenir plus longtemps sur le plateau. Prolonger la résistance eût été une héroïque folie. De plus, à ce moment, les clairons français sonnaient la retraite, note lugubre de cette dernière guerre, qui annonçait la défaite et à laquelle la trompette allemande répondait par des accents de : *En avant !*

Les artilleurs du commandant de Mario s'attellèrent aux canons, presque tous les chevaux ayant été tués, et les uns tirant, les autres poussant les roues, aux prix de mille efforts, ils purent ramener au parc d'artillerie cinq pièces ; un seul canon avait été laissé sur le plateau ; on avait dû faire la part du feu !

Lorsque, à la tête de ses artilleurs, le commandant de Mario passa devant le général qui dirigeait la retraite, celui-ci lui cria :

— Commandant, combien de sauvés ?

— Cinq sur six, mon général.

Le général, un brave que la revanche ne retrouvera pas, répliqua :

— J'aurais mieux aimé six sur six !

Mais le commandant était inquiet, Francœur manquait à l'appel. Avait-il été tué là-haut sur le plateau ? Et y dormait-il du dernier sommeil !

Et la figure noire de poudre, des larmes dans les yeux, l'officier interrogeait chacun de ses hommes pour savoir ce qu'était devenu son vieux brossier. Personne ne put lui répondre. Francœur devait être parmi les morts.

Tout le monde était rassemblé : l'ordre de se mettre en marche allait être sonné quand, au loin, tout à fait à l'horizon de la route, un point noir se montra.

— Qu'est-ce donc ? dit le général portant sa lorgnette sur ce point.

— Quelques trainards.... ou peut-être des uhlands, répondirent des officiers.

— Non, on dirait un homme qui traîne quelque chose.

— Allez voir, dit le général à un de ses officiers d'ordonnance.

L'officier partit au galop.

Quelques instants après, le régiment d'artillerie, rangé sur la route, voyait passer devant lui un artilleur, le visage couvert de sang, traînant un canon avec l'aide d'un cheval blessé. C'était le canon abandonné sur le plateau, et l'artilleur était Francœur.

Les soldats poussèrent un *hourrah !* formidable et acclamèrent leur vieux camarade.

Une armée qui comptait des Francœur dans ses rangs pouvait accepter fièrement sa défaite.

Le commandant de Mario, arrachant la croix de la Légion d'honneur qu'il portait sur son dolman, s'écria :

— Mon général, permettez-moi de l'attacher sur la poitrine de ce brave !

Et le pauvre Francœur, la voix entrecoupée par l'émotion :

— Merci, mon commandant, mais je ne la porterai pas longtemps. J'ai sauvé votre canon ; seulement, cette fois, j'ai oublié de sauver.....

Un hoquet lui coupa la parole, le vieux brave se raidit, il eut encore la force de murmurer : *Vive la France !* et il mourut dans les bras de son commandant !

J. DE LORDE.

## NOUVELLES A LA MAIN

Les enfants terribles.

— Petite mère, c'est toi qui es bien heureuse !

— Pourquoi, mon chéri ?

— Si tu avais mal aux dents, tu pourrais tout de suite les retirer.

\*.\*

Un vieil employé se plaignait à un collègue d'avoir été diminué dans ses appointements : j'étais à onze cents, mais, comme l'on me trouvait trop vieux l'on m'a remis à neuf.

L'autre à part.—On ne le dirait pas !

\*.\*

Les domestiques :

— Catherine, je vous avais défendu de vous servir d'argenterie pour faire la cuisine, et voilà que vous tournez le roux avec une cuiller d'argent.

— Madame, elle était sale !

\*.\*

Après la lune de miel.

— Je crois fermement que les hommes préfèrent leurs cigares à leurs femmes. Voyons, avouez-le.

— Mais non, pas tout à fait, ma chère. Seulement, quand un homme ne s'entend pas avec son cigare, il peut s'en séparer, tandis que....

— Fi ! le vilain homme.

\*.\*

Un mot de médecin.

Le docteur a déclaré, il y a huit jours, qu'une vieille tante, très malade, ne passerait pas la nuit. Il revient au bout de la semaine, et la voit encore en vie.

— Eh bien ! lui demandent les neveux et nièces.

Et le docteur, de sa voix la plus tendre :

— Encore un peu de patience !